

Éc(h)o-textes : Man Grove et la Ville-Rhizome

Jean-Louis Cornille, University of Cape Town 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 16, n° 1 : « Littératures francophones & écologie : regards croisés », dir. Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes et Olivier Sécardin, juillet 2022

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Jean-Louis Cornille, « Éc(h)o-textes : Man Grove et la Ville-Rhizome », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 16, n° 1, 2022, p. 166-176. doi.org/10.51777/relief12376

Éc(h)o-textes : Man Grove et la Ville-Rhizome

JEAN-LOUIS CORNILLE, University of Cape Town

Déjà timidement présente dans les deux premiers romans de Chamoiseau, la ville est au cœur de son roman le plus connu, *Texaco* (1992), où elle se présente sous les dehors d'un troisième terme, entre « L'En-ville » et la campagne : une « mangrove urbaine ». Le quartier de Texaco, en bordure de Fort-de-France, se développa à la suite de l'éruption volcanique qui ravagea la ville de Saint-Pierre. Vingt-cinq ans séparent la parution de ce roman en 1992 de l'abandon par Chamoiseau d'un vaste projet urbain intitulé le « Grand Saint-Pierre » que l'auteur lança en 2012. Entre ces deux plans d'urbanisation qui se font écho, l'un, fictionnel, portant sur un quartier créole voué à la destruction, l'autre sur le réaménagement bien réel d'une ville autrefois dévastée par l'éveil de la Montagne Pelée, l'œuvre de Chamoiseau a mis en place un vaste réseau éco-textuel d'où la ville a provisoirement disparu : de *L'Esclave vieil homme et le molosse* (1997) à *Biblique des derniers gestes* (2002), la forêt comme la mangrove sont redevenues le chaos maléfique qu'elles étaient au départ. Cependant un nouvel imaginaire va s'imposer dans *Matière de l'absence* (2016) : en passant de la fiction au réel, on a délaissé la viscosité des marécages pour le « dur » ; non pas celui du « béton » qui s'éternise, mais, selon un tout autre imaginaire, celui de la « Pierre-monde », version concrète du « Tout-Monde » glissantien, faite de lave durcie et de ruines. Une minéralité qui se laissait déjà deviner dans le geste de lapidation qui accueillit l'urbaniste, venu inspecter les lieux insalubres avant de se muer en sauveur, ce qui lui vaudra le surnom de Christ. Du reste, l'intertexte biblique qui foisonne dans *Texaco* ne trahit-il pas une volonté de faire écho, par-delà Glissant, aux propositions de René Girard sur la violence et le sacré ? Si les thèses de ce dernier s'y laissent aisément repérer, elles n'en seront pas moins abandonnées dans *Matière de l'absence*, roman dominé par une vision plus pacifiée du monde.

À la bibliothèque Schoelcher

Alors que la ville n'est pas une donnée évidente aux Antilles, elle a d'emblée constitué un enjeu majeur pour le romancier martiniquais Patrick Chamoiseau. Décrivant l'évolution historique de l'habitation urbaine en Martinique, il met en scène la transition entre la société plantationnaire et une organisation urbaine où la nature ne cesse en retour d'empiéter sur la ville. Cela n'est nulle part plus évident que dans son roman le plus connu, *Texaco*¹ (Prix Goncourt 1992), où le quartier délabré du même nom se présente sous les dehors d'un troisième terme, entre ville et campagne : tout à l'opposé de l'organisation occidentale de l'espace, il se développe transversalement, en rhizome. Lieu hybride, informel, à la fois néfaste et prometteur, le quartier de Texaco menacé de destruction au moment du récit, surplombe un ancien dépôt de la compagnie pétrolière, à la lisière de Fort-de-France, ville gagnée sur les marais qui se développa à la suite de l'éruption volcanique qui ravagea la ville de Saint-Pierre en 1902 : « Texaco n'était pas ce que les Occidentaux appellent un bidonville, mais une mangrove, une mangrove urbaine [...]. Elle ne semble appartenir ni à la terre, ni à la mer un peu comme Texaco n'est ni de la ville ni de la campagne » (*T*, p. 289), dicit l'Urbaniste venu évaluer les lieux en vue de leur destruction imminente. Il en deviendra le providentiel sauveur, suite au

1. Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992. Désormais *T*.

récit que lui fera Marie-Sophie, la vieille habitante qu'il y rencontre. Le récit de celle-ci comporte deux volets : le premier a trait à l'errance du père, ancien esclave qui fut affranchi après avoir sauvé son maître d'une attaque marronne, et qui mènera son petit peuple de Saint-Pierre à Fort-de-France ; le second, qui commence à la naissance de Marie-Sophie, décrit l'érection des premières cases dans Texaco et le long combat pour la sauvegarde du quartier, à coups de razzia policières, de destructions et de reconstructions aléatoires.

Ce roman de la créolisation topographique précède de 25 ans l'abandon par Chamoiseau, il y a trois ans, du vaste projet urbain d'un « Grand Saint-Pierre », lancé par lui en 2012, et qui se donnait pour but de ré-imaginer la ville autrefois détruite à partir d'une poétique de la « diversalité » :

L'épanouissement humain est maintenant une question purement urbaine. L'urbanisme est donc aujourd'hui un art qui se rapproche plus du poétique que du prosaïque. Les urbanistes se retrouvent dans un vertige de réflexion et d'actions dans lequel toutes les sciences humaines sont mobilisées, mais aussi tous les symboles, toutes les mémoires, tous les patrimoines, toutes les visions, les imaginaires, les utopies, les ombres et les lumières... [...]. Et donc, aborder Saint Pierre ou Trois Ilets par une vision d'artiste me semble de l'ordre d'une petite révolution, à la fois salutaire et conforme à l'évolution du monde. Bien entendu, une fois que la vision poétique sera élaborée, les architectes, ingénieurs, programmistes et autres techniciens pourront entrer en scène. Ils auront à œuvrer non pas sur une mécanique mais sur un infini paysage².

Une boucle semble ainsi se refermer, qui, partie de Saint-Pierre, y ramène. De ces deux plans d'urbanisation imaginaire qui se font écho, l'un, fictionnel, portant sur un quartier créole voué à la destruction, l'autre, sur le réaménagement bien réel, fût-ce sur des bases poétiques, d'une ville naguère dévastée par l'éveil de la Montagne Pelée, ne resterait-il donc guère plus, pour finir, que l'ironique équivalent d'une Ecotaxe ? Ce serait *Texaco* mis sens-dessus dessous. Et cela d'autant plus qu'entre ces deux pôles extrêmes voués à l'urbanisme, l'œuvre de Chamoiseau s'est radicalement éloignée de la ville pour se ménager un vaste réseau qu'on pourrait dire éco-centrique tant y prédomine une nature encore vierge, et qui va de *L'Esclave vieil homme et le molosse* (1997) à *L'Empreinte à Crusoé* (2012), en passant par le colossal roman *Biblique des derniers gestes* (2002)³ d'où toute trace urbaine a disparu. Le héros Bodule-Jules, ancien maquisard mêlé à toutes les guerres anticoloniales, y raconte sur son lit de mort comment il a passé toute son enfance caché tantôt dans les forêts, tantôt dans les mangroves, poursuivi par un esprit maléfique, mais protégé par une bonne fée qui connaît des plantes tous les secrets : Man L'Oubliée (en réalité une sorte de *Man Grove*). À la fin, las de ses com-

2. Entretien de Hannes De Vriese avec Patrick Chamoiseau, « L'écriture de la nature ou le texte vivant », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 2012.

3. Patrick Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002. Désormais *B*. À ce sujet, voir notre article « J. Giono et le chant du Tout-Monde, écho-critique de la trilogie de Pan », dans lequel nous relevons les traces dans *Biblique* de la lecture par Chamoiseau de *Colline*, roman déjà « antillanisé » par Jacques Roumain dans *La montagne ensorcelée en 1930 (French Studies in Southern Africa, n° 50, 2020, p. 1-16)*.

bats, le héros se replie en ville, abattu par le spectacle lamentable des dealers et de leurs victimes qui ont envahi la commune du Lamentin : « ils étaient des centaines, agglutinés dans cette enclave de cases dépenaillées, apposées aux entrelacs de la mangrove » (B, p. 794).

Si la mangrove pour finir redevient le chaos maléfique qu'elle était au départ (chez Césaire par exemple), en même temps d'autres lieux s'ouvrent à un nouvel imaginaire, non plus végétal, mais minéral à présent. En passant de la fiction au réel (avec le projet d'aménagement de Saint-Pierre), l'auteur a délaissé les marécages et leur viscosité liquide et maternelle pour le « dur » et le compact⁴ : un autre imaginaire va lentement s'imposer, entre Fiction et Réel, celui de la « Pierre-monde », version concrète du « Tout-Monde » glissantien⁵ – une Pierre-Mémoire aussi dans laquelle se contracte et se résume notre caillou planétaire, faite de lave durcie, de ruines et de totems gravés, que les trois romans suivants tout juste cités laissaient déjà présager. Comment et pourquoi ce glissement s'est produit, c'est ce que je voudrais montrer ici. Cette évolution a bien été perçue par Dominique Chancé, dans un article consacré à la métaphore de la mangrove dans *Texaco* et *Biblique des derniers gestes* : alors que dans *Texaco*, la mangrove était le lieu d'une positivité ambiguë, car associée à la ville (ce que Deleuze appelle « un chaosmos »), dans *Biblique*, dissociée de l'urbain, elle n'est à la fin plus qu'un endroit retourné au chaos, servant de repère aux drogués de la ville⁶ : avec l'En-ville qui finit par tout englober, on retombe dans l'indifférenciation totale⁷.

Chancé a également bien vu le besoin chez Chamoiseau d'opposer une autre métaphore à celle de la mangrove. Devant ce retour au chaos, en même temps que la mangrove se détache de l'urbain, voici que s'en isole une pierre ancestrale dont on verra qu'elle joue un rôle déjà dans *Texaco*. En elle se concentre en l'irradiant un univers purement imaginaire, construit selon d'autres logiques : il s'agira dorénavant de « trouver le deuxième monde caché dans ce monde-ci » (B, p. 581), une deuxième ville sous la cité apparente – esquisse, sur un mode visionnaire très rimbaldien, dira Samia Kassab-Charfi, d'une alternative humaine aux affres du tiers-monde où « des peuples d'enfants » errent « parmi les ordures dans des ruelles boueuses »⁸. En même temps que *Biblique des derniers gestes*, l'auteur fit en effet paraître un plus mince et plus confidentiel *Livret des Villes du deuxième monde*, dont on retrouve l'écho dans *Biblique*, puisqu'y apparaissent des extraits d'un « Livret des Lieux du deuxième

4. Après le succès de *Texaco*, l'auteur fut même sollicité pour des visites guidées du quartier : tel est le brouillage entre réel et fiction qu'entretiennent les lecteurs. Pareillement s'organise à Saint-Pierre la visite touristique des lieux défaits.

5. « J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire » (Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*. Paris, Gallimard, 1997).

6. Dominique Chancé, « De la "mangrove urbaine" de *Texaco* à la mangrove immonde de *Biblique des derniers gestes* », *Ponti/Ponts. Langues Littératures Civilisations des pays francophones*, vol. 11, n° 201, « Centres-villes, villes et bidonvilles », p. 51.

7. Sur la « communauté indifférenciée », le nous collectif, sans division de classe (la créolité absorbant toutes les différences, y compris linguistiques), voir Dominique Chancé, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Genève, Champion, 2010, p. 150 sq.

8. Cité dans Samia Kassab-Charfi, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard/Institut français, 2013, p. 82.

monde », propagé à la manière d'un nouvel « évangile » (p. 604) par le mentor de Bodule-Jules, Déborah-Nicol : les prophètes en sont Baudelaire, Ducasse, Rimbaud (p. 604-605).

On connaît du reste la conception proprement citationnelle de l'écriture chez Chamoiseau, qui se présente comme simple « marqueur », transmetteur d'une parole déjà avancée par de plus anciens que lui, qu'ils soient conteurs créoles ou écrivains français. *Texaco* ne déroge sûrement pas à la règle, puisqu'ici aussi le récit s'encombre d'une importante matière livresque, un foisonnement de voix non seulement populaires, mais littéraires aussi. C'est ainsi que Marie-Sophie, depuis qu'employée chez des mulâtres, fréquente la bibliothèque de son patron et s'y familiarise avec Hugo, La Fontaine et Rimbaud, au prix d'une invraisemblance majeure, car non seulement elle lit, ayant hérité de quelques ouvrages, elle s'est aussi mise à écrire des bribes de son histoire qu'il reviendra au marqueur de tisser en une grande toile. Plus tard, elle mène des conversations littéraires avec un docte haïtien, féru de lettres, et grand admirateur de ses compatriotes Jacques Roumain et Jacques Stéphen Alexis : Ti-Cirique, sous le nom duquel on devine la fonction du « critique », mais exercée dans le désordre, et donc peu fiable⁹. Enfin lorsque Marie-Sophie ira visiter Césaire, ce sera pour le féliciter de son œuvre non de maire, mais de poète. Bâtie de bric et de broc, cette cité est décidément faite de citations d'abord (*T*, p. 390). On ne s'étonnera donc pas qu'au centre de la ville, brille ce monument colonial appelé Bibliothèque Schœlcher : et si les « notes de l'urbaniste », qui s'insèrent à une vingtaine de reprises dans le texte, y seront déposées pour finir, c'est parce que l'idée de *Texaco* vint à Chamoiseau après lecture d'un article de son ami Serge Letchimy, futur maire de Fort-de-France ici représenté sous les traits d'un Christ salvateur. Et il n'est pas jusqu'à la « mangrove urbaine » arpentée par lui qui en même temps ne fonctionne comme métaphore de l'intertextualité à l'œuvre dans ce roman. Le texte littéraire est rapport au Monde, certes, mais ce rapport est « médié », il passe par d'autres textes qui le précèdent ou l'environnent. Sous l'éco-texte se cache à vrai dire un texte à échos. Si nous y proposons d'appeler « éco-texte » ce qui dans un texte a rapport à l'environnement, nous parlons d'« écho-texte » pour désigner sa relation à d'autres textes travaillés par une même dynamique environnementale, urbaine ou non. Car les textes se font aussi écho dans cette mouvance spécifique qui a trait à l'environnement, chacun d'eux s'inscrivant dans une lignée où il reprend des bribes éco-textuelles, avant de se prêter à son tour à la réécriture par autrui. À l'organisation spatiale des plus hétéroclites du quartier délabré semble ainsi correspondre un soubassement textuel tout aussi hybride, dont finit par se dégager cependant une référence unificatrice.

Sous un amoncellement de pierres

Par-delà les nombreuses références bibliographiques dont le roman est parsemé, il est en effet un livre d'une tout autre nature qui véritablement le hante – non pas en profondeur, ni superficiellement, mais pour ainsi dire transcendentalement, du haut, flottant par-dessus ses

9. C'est-à-dire tout de travers, tel ce crabe des Antilles appelé « cirique » : de fait, Ti-Cirique s'inscrit en faux par rapport à la poétique du marqueur de parole.

énoncés : ce n'est en effet pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit du Livre des livres, du Livre premier sur lequel tout autre se fonde, l'archi-texte biblique, en d'autres mots, dissimulé ici sous la « parole architecte¹⁰ » de l'urbaniste. Là-dessus, la critique n'a pas tout dit, même si tout le monde a remarqué l'organisation évangélique de *Texaco*, que le marqueur de paroles signale lui-même tout à la fin de son récit : « Je réorganisai la foisonnante parole de l'Informatrice autour de l'idée messianique d'un Christ » (p. 426). De fait, les trois parties qui constituent le roman s'intitulent « Annonciation », « Le Sermon de Marie-Sophie Laborieux » et « Résurrection »¹¹. Même l'extrait de lettre signée Ti-Cirique sur lequel s'ouvre le livre, est dit « Epître » (p. 19). Mais surtout, le récit commence par ce qu'il faut bien appeler la lapidation de l'urbaniste, quand bien même celui-ci n'est touché que d'une seule pierre au moment d'inspecter le quartier créole condamné pour insalubrité. De cet événement inaugural, quatre versions nous sont données sur le modèle des quatre Evangiles (selon Marc, Matthieu, Luc et Jean)¹²: « L'arrivée du Christ selon Irénée », « selon Sonore », « selon Marie-Clémence », deux voisines de Marie-Sophie, la narratrice en chef, qui livre ensuite sa propre version des faits. S'il est appelé le Christ c'est parce que l'urbaniste finira par sauver le quartier ; mais il est pris d'abord pour l'un des « cavaliers de l'apocalypse », perçu comme un « ange destructeur », un « Fléau » (p. 36-7). Car telle est la nature ambivalente de toute victime expiatoire qu'elle peut ensuite être érigée en héros. Il importe bien sûr que nous soyons au début du récit, quand bien même celui-ci se mettra ensuite à évoluer à rebours en remuant le passé du site : c'est l'action première, celle sur laquelle s'ouvre le *bouquin*, son acte fondateur. Tout à la fin, d'ailleurs, le récit renouera avec cette entrée tout sauf glorieuse du Christ, bouclant ainsi un texte entièrement cerné par cette arrivée messianique (p. 405-415).

Du reste, qui ne reconnaîtrait dans le récit d'Irénée, pêcheur comme l'étaient les apôtres, l'épisode de la pêche miraculeuse chez Luc : « depuis trois quarts de temps, la mer n'accrochait aucune chance aux appâts [...]. Cependant son chemin, il aperçut le Christ » (p. 21) ? Et aussitôt Irénée harponne « un requin clair, un deuxième déjà noyé au ventre ouvert, puis un troisième battant la gueule qu'il fallait étourdir, puis un quatrième » (p. 23) – alors que selon Sonore, la voisine, « il n'était pas chrétien qu'un pêcheur s'intéressât aux squales » (T, p. 28) – ce sur quoi elle fit un signe de la croix. Cette arrivée est également de bon augure pour Sonore ; au moment du passage du « Christ », elle ouvre une missive de la mairie, confirmant qu'elle est enfin embauchée : « elle avait compris au moment de la lettre, qu'il n'inaugurerait pour nous aucune des plaies d'Egypte » (p. 29). Enfin, une autre voisine, Marie-Clémence, se

10. Archi-texte voulant dire ici « texte premier », « primordial ». On ne prend pas ce terme dans le sens strict où l'entendait Gérard Genette, pour qui l'architexte désigne cette nébuleuse muette qui permet de reconnaître les thèmes abstraits, fortement stéréotypés, à partir desquels le sens d'un texte particulier est construit.

11. Dans ce sens, *Biblique des derniers gestes* répond à *Texaco*, et son titre confirme rétroactivement la lecture testamentaire de *Texaco*. Les deux romans se font d'ailleurs écho, puisque dans *Biblique*, la première partie s'intitule aussi « Annonciation » ; mais elle n'est suivie d'aucune résurrection, cette fois.

12. Evangiles auxquelles font écho les quatre livres que Marie-Sophie sauva de son séjour chez son patron, Gros-Joseph (T, p. 248). Un Gros-Joseph qui, devenu fou, finira par manger ses livres (p. 240), singeant ainsi le geste d'Ezéchiel... et de Saint-Jean .

trouve à la vue du Christ « dans la situation du prophète Jean-Baptiste qui, dans l'eau du Jourdain, vit surgir le fils de la Bonne Nouvelle » (p. 31): décidément, l'auteur insiste lourdement sur la composante évangélique.

L'Ancien Testament aussi semble fortement sollicité. Sous le nom plutôt surprenant de l'ancêtre, père de Marie-Sophie dont celle-ci commence par longuement nous narrer la vie « Esternome », ne doit-on pas deviner quelque amalgame entre le livre d'*Esther*, texte deutérocanonique, et le *Deutéronome*, ou second livre de Moïse ? Le long « sermon » de la narratrice est d'ailleurs divisé en deux « tables » : l'une « autour de Saint-Pierre », l'autre « autour de Fort-de-France ». Et de même que Moïse libéra son peuple de ses chaînes, Esternome déclenche l'exode des esclaves affranchis de Saint-Pierre dévastée vers la ville nouvelle. Et comme Moïse encore, à qui il fut refusé d'entrer en terre promise, Esternome mourra avant que ne soit établi Texaco. Ce nom de l'ancêtre fut du reste judicieusement choisi (il faudrait dire construit, car il n'est nulle part répertorié), puisque ses composantes renvoient toutes deux à une mise à mort sacrificielle. Comme le dit en effet le Deutéronome : « Tu feras sortir aux portes de ta ville cet homme ou cette femme coupable de cette mauvaise action, et tu lapideras cet homme ou cette femme jusqu'à ce que mort s'ensuive [...]. Tout le peuple y mettra la main. Tu feras disparaître le mal du milieu de toi » (Deutéronome 17, 5). Quant au livre d'*Esther*, on y voit le roi Assuérus ordonner que tous les Juifs « soient radicalement exterminés [afin que] stabilité et tranquillité plénières soient désormais assurées à l'Etat » (*Esther* 3, 13). Ces recouvrements ne sont pas, on nous l'accordera, sans conséquence : ils pèsent de tout leur poids sur le sens profond du texte. Dans tout cela, ne s'agirait-il vraiment que d'une mesure superficielle d'organisation du texte, d'un simple vernis, comme le laisse entendre l'auteur, et la critique à sa suite ? On entend démontrer le contraire : *Texaco* s'ouvrant sur un geste de lapidation, l'image d'une mangrove instable et mouvante recèle en vérité le noyau dur d'un caillou. Qu'est-ce donc que cette rémanence d'un geste ancestral, qui remonte aux temps immémoriaux de la fondation du monde : lancer une pierre – et qui retentit jusque dans le nom de la mère de la narratrice et conjointe d'Esternome, Idoménée Lapidaille (p. 201) ?

Ces diverses allusions à la Bible semblent aller dans un même sens : elles renvoient à chaque fois à des actes de rivalité, de vengeance ou de persécution. On aura reconnu sans peine les thèses de René Girard sur le sacré et la violence : toute société en crise, où règne l'absence de hiérarchie, où s'estompent les différences, entraîne la violence vengeresse des rivalités mimétiques, à laquelle seul le sacrifice d'une victime émissaire peut mettre fin – un sacrifice ensuite répété rituellement, dont se nourriront les mythes anciens jusqu'à l'ultime étape de la crucifixion du Christ, qui selon Girard en constituerait le dépassement, car ici la victime est innocente : avec le Nouveau Testament disparaît l'image d'un Dieu vengeur. Jésus non seulement sauve une femme adultère de la lapidation (*Jean* 8, 1-11), mais il fut à plusieurs reprises aussi menacé d'être lapidé (*Jean* 8, 59) : cependant, il est agneau, et non pas bouc. La lapidation, précise encore Girard, étant « réservée aux êtres les plus impurs¹³ », se perpétrait hors de l'enceinte de la ville, toute la population y participant, sans avoir à se souiller en

13. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978, p. 194.

touchant la victime¹⁴. Girard soutient également que si les mythologies mettent souvent en scène une violence individuelle, cette violence est toujours collective au départ¹⁵. Et l'on verra que dans *Texaco*, il s'agit bien, en dépit des apparences, d'un geste collectif ; derrière le lanceur isolé se cache une foule : « Dès l'apparition du Christ dans son champ de vision, Julot avait dû lancer la pierre que nous aurions lancée si nous avions été aussi méchants que lui » (p. 34). Des femmes, ensuite, « proposèrent d'échauder le supposé cadavre, de le fourrer dedans un sac [...], et de noyer le tout » (p. 33). C'est alors que le « lapidé » soudain respire à nouveau : on l'amène ensuite chez Marie-Sophie qui par son récit le convertira en défenseur des lieux, en bâtisseur de ville. Les mythes le confirment : pour passer du profane au sacré, il faut recourir au sacrifice. Pour fonder une ville, rien de tel qu'un meurtre : « Romulus tue Remus et la ville est fondée », rappelle Girard¹⁶. Si, dans l'antiquité, la fondation d'une ville s'accompagnait de cérémonies religieuses, c'est qu'elle correspondait à la consécration d'une divinité : Jérusalem dit sa fondation par le dieu Shalem. On se souviendra encore de l'origine de Thèbes : Cadmos ayant tué un dragon, en sème les dents ; aussitôt des hommes armés sortent de terre. Cadmos leur ayant lancé une pierre, ils s'en accusent mutuellement et finissent par s'entretuer, sauf une poignée d'entre eux, qui aident Cadmos à bâtir la ville. Œdipe, plus tard, y vaincra le Sphinx¹⁷. Quant à la ville d'Anvers, la légende veut qu'elle soit née lorsqu'un soldat romain, Silvius Brabo, tua le géant qui prélevait des droits de passage sur l'Escaut, et jeta sa main dans le fleuve : Antwerpen signifiant « jeter la main » (*hand werpen* en néerlandais).

Si nous postulons que *Texaco* est le lieu d'un dialogue en sourdine entre l'auteur et l'œuvre fortement popularisée de Girard¹⁸, notre approche n'en est pas pour autant girardienne : il s'agit plutôt de montrer comment Chamoiseau, au fait des thèses de Girard, les utilisa à des fins de fiction. J'ajouterai que l'idée d'appliquer à *Texaco* ce traitement girardien, m'est venue du simple fait que leurs deux ouvrages se côtoyaient fortuitement sur ma table de travail. Certes, nulle part Chamoiseau ne cite l'anthropologue. Mais il arrive à son « Mentô », Édouard Glissant, de citer lapidairement *La Violence et le sacré* dans *Le Discours antillais*, comme le rappelle Marie-Christine Rochmann¹⁹. Le thème du sacrifice fondateur apparaît déjà dans les tragédies de Césaire. Chez Jacques Stéphen Alexis, chez Jacques Roumain, aussi le héros est toujours un bouc émissaire qu'il faudra sacrifier à la fin pour le bien de

14. René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 262.

15. *Ibid.*, p. 113.

16. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit., p. 10.

17. René Girard, *Le bouc émissaire*, op. cit., p. 126.

18. Chamoiseau n'hésite pas à invoquer des ouvrages théoriques à l'origine de certains de ses récits : un article de Gilles Deleuze sur les « îles » pour *L'Empreinte à Crusoé* ; des renvois au bouddhisme zen de Nichiren pour *Les neuf consciences du malfini*, autre roman « écologique ». Voir à ce sujet notre *Chamoiseau... fils* (Paris, Hermann, 2014).

19. Elle ajoute que dans *Mahagony*, le héros Gani, qui avait pour jumeau un serpent, est décrit comme un Christ voué au sacrifice, dont la venue est annoncée par quelque Jean-Baptiste ; et elle en conclut : « L'écrivain semble avoir voulu figurer en Gani la victime émissaire telle que René Girard l'analysait » (« Marronage et sacré dans l'œuvre d'Édouard Glissant » (dans J.-Fr. Durand (dir.), *L'écriture et le sacré : Senghor, Césaire, Glissant, Chamoiseau*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2002, p. 173-182).

la communauté : et il n'est d'ailleurs pas exclu que Chamoiseau se soit inspiré de ces deux auteurs haïtiens pour *Texaco*²⁰, où il multiplie à son tour de telles séquences relatives à la rivalité mimétique, à la violence qui en découle. Il ne s'agit évidemment pas de mettre en doute la créativité de l'auteur : en incluant dans son récit des allusions aux romans d'auteurs « voisins » dûment cités, Chamoiseau ne ferait qu'interroger plus avant la thématique de la rivalité mimétique, en l'intégrant à la pratique même de son écriture.

L'épisode le plus marquant sur ce plan « girardien » se produit lorsque Marie-Sophie décrit la rencontre entre Esternome et sa future mère, Idoménee, dont il rencontre d'abord la sœur jumelle, Adrienne. Séparées à un jeune âge, d'emblée dépareillées en somme, ces jumelles se retrouvent plus tard, lorsqu'Idoménee²¹, devenue lentement aveugle, est abandonnée par la « mulâtresse collectionneuse de perroquets » qui l'avait recueillie (p. 200). Quand Esternome pénètre une première fois dans la case d'Adrienne, il croit la voir double, ne sachant comment différencier les deux sœurs. Mais alors que l'une est profondément bonne, l'autre va se muer en rivale, violente et maléfique, cherchant à rétablir la vue de sa sœur en arrachant les yeux à Esternome. Mais ce n'est que de manière hallucinatoire, sous forme de cauchemar, que sera révélé l'aspect maléfique de la jumelle : « là où la différence prolifère, sous la forme de cauchemars monstrueux, elle tend aussi à s'abolir », affirme Girard²². On retrouve ainsi, dans cette séquence, les principaux clichés sacrificiels du catalogue girardien, tels que l'animalité et la gémellité. Les sœurs sont d'ailleurs toutes deux difformes, puisqu'Adrienne, déjà dédoublée en sa sœur, se double d'un coq menaçant, qui se tient immuablement perché sur son épaule, en écho aux perroquets qui s'étaient aveuglés lorsqu'Idoménee fut abandonnée par sa maîtresse. Et tout est à l'avenant : lorsqu'Adrienne a mal au ventre, c'est sa sœur qui est enceinte (p. 232-233) ; et lorsqu'Adrienne meurt, Idoménee ne la suit dans la tombe qu'une fois trépassé le coq associé à l'autre : « le double et le monstre ne font qu'un », disait René Girard, dans *La Violence et le Sacré*²³. Il semblerait bien que Chamoiseau l'ait ici suivi à la lettre. Mais ici seulement. Car la référence girardienne n'était qu'un moment épisodique, purement transitoire, mais nécessaire, dans l'œuvre chamoisienne.

20. Esternome est en effet nommé « gouverneur des mornes », en écho au titre dont Ti-Ciriq affuble Alexis, « Gouverneur de la rosée » (*T*, p. 357), titre qui renvoie bien sûr au roman de Roumain, tant admiré par Alexis. Que ce soit la persécution des Haïtiens à Saint-Domingue (*Compère général soleil*) ou la mise à mort d'un amoureux revenu au pays (*Gouverneurs de la rosée*), partout dans leurs romans règne une rivalité mimétique exacerbée par les conditions misérables des protagonistes. Alexis fut aussi l'auteur d'un essai « Où va le roman » (*Présence africaine*, vol. 13, n° 2, 1957, p. 81-101), dans lequel il défend la conception d'un roman antillais, proche du réalisme merveilleux, dont Chamoiseau s'éloignera plus tard.

21. Idoménee est en fait un nom masculin, désignant ce roi de Crète qui, de retour de Troie, tua son fils. Toutes les identités s'avèrent fluides, puisque dans « Esternome », il y a Esther. Quant à la combative Marie-Sophie Laborieux, elle a un nom propre qui la masculinise en même temps qu'il l'associe aux « classes laborieuses et dangereuses ». Ce brouillage de la différence sexuelle sera plus évident encore dans *Biblique*, où le mentor révolutionnaire de Bodule-Jules, Nicol Timoléon, s'avère être une femme, Déborah-Nicol, dont la sœur jumelle fut tuée à sa naissance par un zombie. Enfin, le nom même de « Bodule » ne se laisse-t-il pas renverser en « Double » ?

22. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit., p. 326.

23. René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, p. 223.

Matière absente

Si *Texaco* commence avec l'éruption de la Pelée qui força les survivants à se replier sur ce qui n'était encore que Fort-Royal, nous voici, vingt ans plus tard, retournés à Saint-Pierre, avec ce prestigieux projet d'urbanisation auquel Chamoiseau s'est imprudemment attelé. En même temps qu'il se voit contraint d'abandonner son plan de réaménagement à grande échelle (projet de nature éminemment poétique puisque s'ancrant dans l'imaginaire), l'auteur fait paraître *La Matière de l'absence*²⁴, qui n'a du roman que le nom, puisqu'il s'agit d'un monument funéraire en trois pièces érigé à la mémoire de sa mère, Man Ninotte. Or voici que l'auteur choisit de décrire le processus de ce deuil suivant les grandes étapes d'une éruption volcanique : « Impact » dit la catastrophe du décès maternel ; « *Ejectats* » renvoie aux souvenirs enfouis qui rejaillissent ; « Cratère » enfin raconte les funérailles. Cette matière brute de l'absence, qui dit le manque de la mère, est minérale en son essence. Mais Chamoiseau est loin de limiter sa narration à un cheminement personnel²⁵ : il remonte, par-delà l'esclavage et la colonisation, aux origines de *Sapiens*, où l'homme fut d'emblée confronté à sa disparition. Or voici le plus étrange : plus aucune trace de l'ancienne violence ne se manifeste dans ce retour à Saint-Pierre et sa matière volcanique. Tout le sacrificiel girardien, si ouvertement présent dans *Texaco*, se retrouve gommé à présent, comme si Chamoiseau avait cherché à effacer toute trace du meurtre primordial, pour lui substituer une vision pacifiée, au détour d'une anthropologie poétique pour le moins idéalisée – selon un processus de refonte qui, selon Girard, serait propre aux mythologies.

Quelques résidus n'en demeurent pas moins, qui trahissent ce geste d'effacement, comme lorsque Chamoiseau commence par mettre sur le tapis la question des revenants, zombies et autres « monstres cauchemardesques » (*MA*, p. 22-3), ou la question des vengeances par empoisonnement. Le passage suivant surtout retiendra notre attention, qui dit à la fois l'effacement de la violence et sa résurgence : « Il faut imaginer cette aube de nos humanités : l'hominidé qui soudain prend conscience qu'un de ses semblables est mort. Voilà notre toute première origine » (p. 37), dit-il : ce sur quoi se fonde notre monde. Mais que cette mort soit accidentelle ou naturelle, à aucun moment n'est reformulée la thèse fondamentale de Girard : qu'il y a eu meurtre d'un seul par la meute. Et si la question du mimétisme y est encore esquissée, c'est à présent en l'absence de toute rivalité : « Le semblable identifié se met à exister en celui qui maintenant le perçoit, et se perçoit aussi » (p. 38). Sur plusieurs pages va ainsi se développer une anthropologie souvent fantaisiste, évoquant « sacré, divin, rites d'initiation, symboles, archétypes structurants, fécondités sacrificielles, métempsychose diverses », sans que jamais n'intervienne la moindre allusion à la thèse de Girard, pourtant secrètement si sollicitée dans *Texaco*. Il n'est pas jusqu'à la question des « doubles » (p. 56) que l'auteur réussit à évoquer sans que cette fois ne surgisse l'ombre de Girard : « il suffit

24. Patrick Chamoiseau, *La Matière de l'absence*, Paris, Seuil, 2016. Désormais *MA*.

25. Le texte se présente comme une sorte de dialogue entre le narrateur et sa sœur aînée, la Baronne ; et à chaque prise de parole de sa part, le narrateur répond invariablement « Exact, je lui dis » (*MA*, p. 34, 50, 59, 114, 209, 299) : simple tic, dans lequel on ne peut s'empêcher de voir l'anagramme de *Texaco*.

de penser aux jumeaux et d'imaginer *Sapiens* en face de ces derniers : comment ne pas y voir le prodige de l'identique en étendue [...] ? Le même brusquement dissocié ? » (p. 57).

Qu'en conclure ? Que l'œuvre chamoisienne s'efforce ici d'effacer la fable originelle de *Texaco*, bâtie dans la violence ? Il est sûr que dans l'évangile post-testamentaire sur laquelle l'œuvre débouche, avec *La Matière de l'absence*, c'est Chamoiseau, devenu à son tour, sinon shaman, du moins sage et non plus rebelle²⁶. Cette fois c'est le Christ qui renie Saint-Pierre. Ce faisant, l'auteur transforme la ville détruite en un mausolée maternel : à L'Oubliée de la Mangrove, que l'on retrouvait au centre de *Biblique des derniers gestes*, répondrait pour finir L'Appelée du Volcan : Man Ninotte. Et c'est ainsi qu'on est passé d'un magma vaseux, soupe originelle ou « source aux racines » de la mangrove, à l'image d'une ville invisible dont ne restent que les décombres rocheux. Les pierres sous lesquelles on ensevelit les cadavres ne sont-elles pas aussi celles avec lesquelles on les lapida ? Ce serait alors la même pierre dont l'habitant de Texaco menaçait le Christ, mais transmuée à présent ; elle n'est plus ici outil de lapidation, objet de violence, mais véritable pierre philosophale, investie d'une pensée minérale : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église ». Notons au passage que *La Matière de l'absence* a paru au Seuil, où une ancienne collection, « Pierres vives », portait cette citation de Rabelais : « Je ne bastis que pierres vives. Ce sont hommes ». Cette minéralisation vivante, rappelons-le, était déjà présente dans *L'Esclave vieil homme et le molosse*²⁷. Dans ce récit de 1997, on voit le héros s'enfuir non pas vers la côte et ses mangroves, mais vers les « grands-bois » de l'intérieur, où il manque de se noyer dans une source marécageuse (EVH, p. 79), toujours poursuivi par le molosse que le maître a lancé à sa suite. C'est au sortir de ces forêts, en descendant une ravine où il craignait « de glisser à nouveau vers la gueule d'une source », qu'il vit la « Pierre » (p. 113), énorme « bloc immémorial » (p. 115) qui lui barre la route, impossible à contourner. Comme par hasard, il s'agit déjà « d'une bombe-volcan voltigée en des temps très anciens » (*ibid.*) ; « Une roche volcanique » (p. 131). « Vivante », « Amicale » (p. 116) : tout l'opposé des mangroves ou des marais pourrissants qui menaçaient de l'engloutir. Et cette Pierre « rêve » (comme celle des aborigènes), « tout entière gravée » (p. 117), couverte de signes amérindiens. C'est la « pierre-monde ». Appuyée contre elle, le vieil homme attend l'arrivée du molosse qui a réussi à son tour à s'extirper des eaux boueuses : mais au lieu de le déchiqueter, celui-ci lui lèche la paume – devenu « hume-main ».

Bibliographie

ALEXIS Jacques Stéphen, « Où va le roman ? », *Présence africaine*, vol. 13, n° 2, 1957, p. 81-101. doi.org/10.3917/presa.9573.0081

CHAMOISEAU Patrick, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.

— *L'Esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997.

— *Biblique des derniers gestes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002.

26. Sur ce point, voir notre contribution « Chamoiseau et après », dans Pierre Soubias *et al.* (dir.), *Patrick Chamoiseau et la mer des récits*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2018, p. 360-374.

27. Patrick Chamoiseau, *L'Esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997. Désormais EVH.

- *La Matière de l'absence*, Paris, Seuil, 2016.
- *Les neuf consciences du malfini*, Paris, Gallimard, 2009.
- *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012.
- CHANCE Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Genève, Champion, 2010.
- « De la "mangrove urbaine" de *Texaco* à la mangrove immonde de *Biblque des derniers gestes* », *Ponti/Ponts. Langues Littératures Civilisations des pays francophones*, vol. 11, n° 201, p. 41-59. « Centres-villes, villes et bidonvilles », p. 41-59. À consulter sur www.ledonline.it
- CORNILLE Jean-Louis, *Chamoiseau... fils*, Paris, Hermann, 2014.
- « Chamoiseau et après », dans Pierre Soubias et al. (dir.), *Patrick Chamoiseau et la mer des récits*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2018, p. 360-374.
- « J. Giono et le chant du Tout-Monde, écho-critique de la trilogie de Pan », *French Studies in Southern Africa*, n° 50, 2020, p. 1-16.
- DE VRIESE Hannes, « L'écriture de la nature ou le texte vivant. Hannes De Vriese s'entretient avec Patrick Chamoiseau », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, 2012. À consulter sur www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org
- GIRARD René, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.
- *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
- *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982.
- GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.
- KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard / Institut français, 2013.
- ROCHMANN Marie-Christine, « Marronage et sacré dans l'œuvre d'Édouard Glissant », dans J.-Fr. Durand (dir.), *L'écriture et le sacré : Senghor, Césaire, Glissant, Chamoiseau*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2002, p. 173-182. doi.org/10.4000/books.pulm.1578